

a été le malheureux sort de la baronne Ermenonda qu'il serait impossible d'empêcher que Rodolphe en soit informé tôt ou tard.

— Et cependant... et cependant, fit remarquer le baron qui tremblait d'émotion, j'aimerais mieux mourir plutôt que d'avouer à mon fils que, pendant vingt-cinq ans j'ai été le chef du tribunal de la statue de bronze. Sachez donc qu'il ne sait rien de ces horribles mystères, qu'il ignore même l'existence de ces souterrains. D'ailleurs, il y a un registre sur lequel sont inscrits les noms de toutes les victimes du tribunal, et sur ce registre il trouverait celui de sa mère...

— Il suffit ! dit Zitzka : le hasard a voulu que j'assiste au supplice infligé par la statue de bronze.

— Vous... vous avez vu ? s'écria le baron avec le plus grand étonnement.

— Oui, et j'ai failli en être victime, répondit le capitaine-général. Ce misérable...

— Ah ! Cyprien ? dit le baron ; eh bien ?

— Il n'est plus, répliqua Zitzka. *Ætna Ildegardo*, ma nièce, a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour sa vengeance.

— Que me dites-vous ? s'écria le baron. Cyprien m'avait affirmé que *Ætna Ildegardo* était morte depuis longtemps : et vous dites qu'elle vit, qu'elle est votre nièce...

— Oui répliqua Zitzka ; mon père était le baron Georgey, et les ruines du château de mes ancêtres ne sont qu'à quelques milles d'ici.

En ce moment un coup frappé fortement contre la porte retentit dans l'appartement, et le vieil Hubert s'empressa d'aller ouvrir.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Zitzka.

— Rodolphe de Rotenberg, général, le fils du baron, répondit un soldat, a voulu...

— Mon fils ? Qu'est-ce qui est arrivé à mon fils ? s'écria le baron de Rotenberg saisi d'un funeste pressentiment.

— Il a voulu s'échapper... il a attaqué les sentinelles chargées de le garder, dit le soldat taborite, il en a tué une, en a blessé mortellement une autre, et...

— Et quoi ? demanda le baron avec la plus poignante anxiété.

— Et il a reçu une balle, répondit le taborite.

— Est-il mort, ou seulement blessé ? s'écria de Rotenberg, en s'accrochant à une dernière espérance. Parlez... parlez ! dites-moi qu'il n'est pas mort.

— Hélas ! je ne dirais pas la vérité, répondit le soldat d'un ton de compassion.

— Oh ! Rodolphe ! Mon fils, Rodolphe ! s'écria le baron avec une indescriptible angoisse.

Et, après avoir chancelé un instant, il tomba sur ses genoux. Puis, se frappant le front, il s'écria :

— Oh ! Dieu ! voilà le châtement que tu me réservais.

En ce moment le comte de Schonwald entra dans l'appartement.

LX

L'ONCLE DE BLANCHE. — HENRI DE BRABANT

Le comte de Schonwald était déjà préparé au récit que Zitzka avait à lui faire. Comme nous désirons passer rapidement sur cette partie de notre histoire, nous dirons seulement qu'en apprenant que Blanche était la fille de sa malheureuse sœur, et par conséquent sa nièce, il s'approcha d'elle et l'embrassa avec beaucoup de cordialité. Nous avons vu, d'ailleurs, dans différentes circonstances, qu'il était complètement étranger au tribunal dont le baron de Rotenberg était président : la distance qui le séparait de Zitzka n'était donc pas longue à franchir, et ils furent bientôt tous deux dans les meilleurs termes.

— Quant à vous général Zitzka, dit-il, en tendant la main au chef Taborite, je ne saurais garder aucun mauvais vouloir, à cause du malheureux amour qui a existé autrefois entre vous et ma sœur. Au contraire, ajouta-t-il avec émotion, si ma mère eût laissé Ermenonda libre de suivre les impulsions de son cœur, et d'épouser l'humble page qui portait le nom Zaktiz, et qui sous le nom de Zitzka a rempli le monde de sa renommée, sans l'orgueil insensé de ma mère, dis-je, bien des maux, bien des horreurs auraient été évités.

La porte s'ouvrit, et l'un des serviteurs de Zitzka vint annoncer que les préparatifs étaient terminés pour les funérailles de la baronne de Rotenberg. Zitzka jeta alors un regard sur le baron, et ce malheureux, plein de repentir pour le passé, leva les yeux et fit signe qu'il était prêt à tenir la promesse qu'il avait faite d'assister à la cérémonie.

Hubert marcha devant, tenant un cierge dans sa main ; puis venait le baron de Rotenberg, et Blanche qui s'appuyait sur le bras de son père. Le comte Schonwald suivait derrière. Ils descendirent par un escalier dérobé et se trouvèrent dans le château. Une porte placée derrière l'autel leur permit de passer de là dans les souterrains, et en faisant un détour, ils arrivèrent au milieu des tombeaux, sans avoir eu à traverser la salle de la statue de bronze.

La principale allée du vaste cimetière était éclairée avec des cierges placés dans les chandeliers fixés aux piliers qui supportaient la voûte ; et deux lignes de lumières s'étendaient également jusqu'à la grille de l'escalier de marbre qui conduisait à l'oratoire. On ne se servait de cette chapelle souterraine que lorsqu'un membre de la famille de Rotenberg mourait, avant que le cercueil fut déposé dans la tombe destinée à le recevoir. Au moment où elle atteignit la grille, Blanche se rappela que c'était sa mère elle-même qui lui avait laissé l'usage de cet oratoire.

Des serviteurs attendait là avec des manteaux de deuil que revêtirent immédiatement Zitzka, sa fille, le baron de Rotenberg et le vieil Hubert. Tout cela se fit au milieu du plus religieux silence. L'on